

*CAROLINE CAUGANT*

# INSULA

roman

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*



TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

Pour les citations au fil du texte :  
J. M. G. Le Clézio, *Hasard*,  
© Gallimard, 1999.  
Daphné du Maurier, *Rebecca*,  
traduit de l'anglais par Anouk Neuhoff,  
© Albin Michel, 1938, 1965, 2015.

ISBN 978-2-02-154579-1

© Éditions du Seuil, janvier 2024

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)



TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

*À David.*



Un naufragé garde l'horreur des flots, même  
tranquilles.

Ovide, *Les Pontiques*

Elle murmurait près de son oreille :  
« Tout va bien aller maintenant, vous verrez,  
capitaine, tout ira très bien, très bien... »

J. M. G. Le Clézio, *Hasard*

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE PRÉSENTATION STRICTEMENT RÉSERVÉS À L'ÉDITEUR



*Automne 2024*

Des îles apparaissent après les séismes. L'océan Pacifique, la mer Rouge ou la mer d'Arabie ont un jour vu naître ces jeunes terres. En 2013, l'une d'elles a émergé au large de la côte de Gwadar, au sud-ouest du Pakistan. Les Pakistanais l'ont surnommée *la montagne du séisme*. La poussière du tremblement de terre se dissipant, la silhouette haute, impressionnante, est apparue au-dessus de la mer d'Arabie. Un lieu nouveau, vierge, était né.

L'île était un amas de sédiments et de roche, poussé vers la surface par la puissance sismique. Dans les mois, les années qui suivirent, ce volcan de boue, précaire, se désagrégea. À l'échelle de l'humanité, l'île disparut aussi soudainement qu'elle était née. Ce miracle contenait son propre effacement.

Lorsqu'elle pense à l'île de Gwadar, Line imagine une courbe lente, sinusoïdale se dessinant sur le ciel blanc,

ÉPREUVES  
NON  
CORRIGÉES

une terre neuve promettant moissons et floraisons avant de s'effondrer sur elle-même. Elle aime se raconter cette histoire, penser qu'une vie aurait pu y naître.

1855, Edo. 1923, Tokyo. 1995, Kobe. 2011, Fukushima.

Il y a les mots des survivants, qui racontent la même histoire : le grondement extraordinaire de la terre, la manière dont celle-ci hurle avant d'avaler les hommes. Certains parlent d'un cri de colère, d'une rage immense laminant les sols, d'autres évoquent une souffrance, déchirante, celle d'un monstre à l'agonie.

Et il y a les images, gravées dans les mémoires : la foule brûlée vive dans les grands incendies de Tokyo, les corps soulevés par les tornades de feu sur le site du Hifukushô, les chevelures des femmes s'enflammant comme des torches, les geishas et les courtisanes flottant dans leurs vêtements pourpres à la surface de l'étang du parc de Yoshiwara. La terre se soulevant sur la côte Pacifique du Tōhoku, déclenchant une vague gigantesque au large de l'île de Honshū et provoquant l'accident nucléaire de Fukushima. On raconte que l'énergie libérée par le séisme fut telle que l'axe de rotation de la Terre se déplaça de plusieurs centimètres. Les côtes, les collines, les reliefs se transformèrent, forçant les hommes à revoir les cartes de la région.

Et il existe tant d'autres séismes – tant d'autres pertes – dont on ne parlera jamais car ils n'ont pas eu la force des géants.



Bien sûr, dans tous ces détails sordides, dans tous ces témoignages, Line n'a trouvé aucune réponse. Aucune de ces histoires ne ressemble à la sienne. Aucune n'a le pouvoir de la consoler. Toutes finissent par se confondre dans son esprit.

La Line d'aujourd'hui – celle qu'on déterre et qu'on ramène à la vie – est née d'un séisme. Elle incarne un miracle. Comme ces légendes, au cœur des catastrophes, qui échappent au désastre – fantômes sortant des décombres, bébés aux sourires immaculés extraits de l'enfer, arbres centenaires et vieux temples épargnés par les secousses meurtrières. Ces histoires, on les murmure comme des contestations ; elles désobéissent aux lois d'un monde dévasté.

Au cœur du chaos, elles ouvrent des chemins de lumière.

Ce qui est arrivé à Line aurait pu faire partie de ces récits extraordinaires chuchotés près des tombes : car, contre toute attente, elle en a réchappé. La miraculée de Tokyo, transfigurée, retrouvant la lumière, c'est ainsi qu'elle aurait pu être représentée dans une version idéale des choses. Mais cette image aurait été si éloignée de la réalité de son retour ; un poème mensonger, irrecevable. Aussi fragile et trompeur que l'île de Gwadar.

Tous ont cru à ce mirage. Mais les répliques furent brutales, incessantes. Depuis des mois, le séisme a continué

d'opérer à distance. Et le corps est comme la terre. Soumis à une pression persistante, insistante, il finit par lâcher. Lorsque le seuil de rupture est atteint, c'est une déchirure, foudroyante, libérant une énergie fantôme accumulée depuis un temps infini. Le corps n'oublie pas.

Le corps de Line avait gardé, intact, caché quelque part dans une zone inaccessible. Ce que le choc avait effacé de sa mémoire. Puis un jour, les souvenirs de Tokyo sont remontés avec une telle clarté, une telle intensité, qu'ils l'ont submergée. Alors elle a fui.

Elle est partie là où l'appelait sa mémoire.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVEES A L'ÉDITEUR





PREMIÈRE PARTIE

*La miraculée*

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR



1.

*Printemps 2024*

« Allô ? Thomas ? Je pars... Je suis déclenchée. »

Derrière la voix de Line résonnent les bruits familiers de l'aéroport. À l'autre bout du fil, Thomas l'imagine arpen-ter l'une des allées qui précèdent les sas de sécurité – veste bleu marine, talons carrés, collants de contention sous sa jupe droite, chignon serré, peau fardée et lèvres rouges, et, autour de son cou, le foulard bleu et blanc, aux couleurs de la Compagnie.

« Tu pars où ? »

Il attrape nerveusement sa tasse, renverse du café sur l'une de ses copies.

« Tokyo. Je rentrerai vendredi matin. »

Il y a de la lassitude dans sa voix. Une très légère inflexion qu'une oreille distraite n'aurait pas perçue. Mais lui l'a entendue. Il en connaît toutes les intonations. Chaque varia-tion. Il sait déchiffrer ses temps de pause, ses respirations

lentes ou altérées, plus sûrement que les expressions de son visage – son regard triche parfois, maquille ses intentions. S’il la connaît si bien, c’est peut-être parce que la voix de Line est la toute première chose qu’il a saisie d’elle, un matin, dans un Boeing 777 en partance pour Montréal, cinq ans auparavant.

Le visage blême, tendu sur son siège, Thomas luttait contre l’envie d’enjamber son voisin et d’aller trouver les membres de l’équipage pour leur expliquer qu’un événement de dernière minute, l’empêchait de prendre cet avion. Il avait avalé un anxiolytique trente minutes avant l’embarquement, avait baissé le volet du hublot et attendait le décollage imminent. En général, il évitait les voyages lointains, mais cette fois il n’avait pu s’y soustraire.

Une voix féminine avait résonné dans l’habitacle, listant les consignes de sécurité pendant qu’un steward les mimait dans l’allée étroite. Lorsque celui-ci avait enfilé le gilet de sauvetage, Thomas avait fermé les yeux et s’était concentré sur la voix. Grave, enveloppante, elle tressautait légèrement à la fin des mots, au niveau de la dernière syllabe. Elle semblait danser.

Lorsqu’il lui avait avoué plus tard qu’il était d’abord tombé amoureux de sa voix, Line lui avait répondu que l’amour tenait finalement à si peu : ce jour-là, la vidéo des consignes de sécurité était en panne et l’équipage avait dû opter pour la vieille méthode du *Public Address*.

Il l'avait rencontrée au milieu du vol, alors que la plupart des passagers étaient endormis. Recroquevillé depuis des heures sur son siège, il avait fini par se lever, avait déplié son grand corps et fait quelques pas dans l'allée pour se dégourdir les jambes. Il était remonté jusqu'au galley et avait demandé un verre de whisky à l'hôtesse.

« Vous devriez prendre de l'eau », lui avait-elle suggéré.

Il avait reconnu sa voix, l'accent tonique sur la dernière syllabe.

Line était presque aussi grande que lui, ses cheveux bruns, tirant vers le roux, solidement noués, sa peau parsemée de taches de son. Celles-ci transparaisaient comme de petits îlots bruns sous la couche de fond de teint. Au milieu de son visage pâle, ses yeux gris tirant vers le vert avaient la couleur des lacs en hiver. Dans son regard, on pouvait lire un mélange d'entêtement et de force tranquille. Elle avait levé le menton en lui tendant un verre d'eau.

Des années plus tard, Thomas repenserait à ce tout premier regard de Line, qui racontait déjà ce qu'elle était – une âme sereine, solide. Et il s'interrogerait : où se logent nos fêlures ? Sous quels remparts intimes se cachent-elles, trompant notre vigilance ? Où se trouvait la faille dans le corps de Line ?

Six mois après leur rencontre, ils s'étaient installés dans l'appartement de la rue Taine, et depuis, Thomas vivait au rythme de ses vols long-courriers. Elle partait quatre fois par mois et couvrait toutes les destinations internationales,

au-delà de l'Europe. Parfois elle lui racontait : Le Cap, à la pointe de l'Afrique du Sud, où se rejoignent les océans Indien et Atlantique, New York et son énergie électrique, la douceur de vivre des Antilles, Rio et la vue sur le Pão de Açúcar...

Avant chacun de ses départs, il la regardait se connecter sur l'intranet de la Compagnie pour connaître les détails de son vol : spécificités de l'avion, liste de l'équipage et heure du briefing. Il écoutait ses récits, comprenant peu à peu ce que son rôle impliquait – la vigilance, le sang-froid, la patience face aux exigences des passagers, la capacité à sourire en toutes circonstances, l'aptitude à réagir vite et bien s'il le fallait. Il avait été étonné d'apprendre qu'ils étaient des milliers d'hôtesse et de stewards à faire partie de la Compagnie et qu'il était extrêmement rare que Line vole deux fois avec la même personne. Chaque départ signifiait de nouveaux visages. Au fil de ces rencontres fugitives, ils finissaient par former une grande famille. C'est ainsi que Line parlait des membres d'équipage avec lesquels elle partageait des nuits et des jours entiers dans les espaces confinés des avions, puis dans des escales lointaines. La plupart de ses émerveillements et insomnies, elle les partageait avec d'autres.

« Lorsque je vole, je remonte le temps », lui avait-elle dit un matin, aux aurores, en ramassant ses cheveux et en piquant dedans des épingles qu'elle perdait ensuite aux quatre coins de l'appartement. Tout en épuisant son corps, les décalages horaires l'exaltaient encore. Elle aimait ce jeu

perpétuel avec le temps. Line portait toujours deux montres à son poignet, celle marquant l'heure française et l'autre, qu'elle réglait sur chacune de ses escales.

Il s'était habitué à ses départs, avait appris à étouffer sa jalousie ; mais ce qui n'avait jamais changé, c'était la peur.

Thomas était incapable de monter dans l'un de ces grands oiseaux métalliques. Il aurait pu accompagner quelquefois Line en vol, profiter de son statut de conjoint pour sillonner le monde avec elle, mais il ne l'avait jamais fait.

Plusieurs fois par semaine, Thomas enseignait le français dans un collège privé du XII<sup>e</sup> arrondissement. Le reste du temps, il s'asseyait à son bureau, face au mur de l'immeuble voisin, et il préparait ses cours, corrigeait les copies de ses élèves, bercé par les bruits de la cour où tout résonnait – musiques et conversations, poubelles jetées dans les bacs, cycles des lave-linge et roucoulements des pigeons. Thomas râlait, disait que ça le déconcentrait, mais ces vies qui se déroulaient tout près l'extrayaient de sa solitude.

Huit mètres à peine séparaient leur appartement du mur d'en face. Un mur nu, sans fenêtres. Thomas y distinguait la peinture sale, les traces de pluie et la longue fissure qui le traversait.

C'était là, devant cette fenêtre aveugle, dans le renfoncement prolongeant le salon, qu'il avait installé son coin pour travailler. Une planche et deux tréteaux.

« Tu es sûr ? avait demandé Line lorsqu'il avait aménagé son bureau. Tu ne veux pas plutôt t'installer de l'autre côté ? »

Elle parlait de l'autre fenêtre du salon, celle donnant sur l'angle de l'immeuble, qui plongeait sur la rue avec la possibilité de voir un morceau de ciel. Elle imaginait pour Thomas un horizon dégagé.

En dehors de ses plannings de vol, Line était de réserve six fois par an : pendant quatre jours, elle devait se tenir prête à remplacer tout membre d'équipage défaillant. Elle se rendait le matin à Roissy sans savoir si elle volerait dans les prochaines heures, ni le cas échéant vers quelle destination. Sa valise cabine contenait de quoi s'adapter à toutes les conditions climatiques. Line avait un sens de l'organisation redoutable et, pourtant, elle semait un désordre extraordinaire dans l'appartement de la rue Taine, laissant traîner ses affaires et les vieux objets douteux qu'elle ramenait de ses brocantes.

Un matin, Line fut donc *déclenchée* sur Tokyo : elle avait quitté l'appartement à l'aube pour assurer son astreinte. Thomas ne s'était pas rendormi, il s'était préparé un café, avait fini de corriger des copies et lu quelques pages d'un magazine qui traînait dans le salon. Après l'appel de Line, passé depuis l'aéroport, il partit pour le collège.

Le lendemain, il passa une partie de sa matinée à préparer ses cours, déjeuna, puis il sortit faire un tour. À Paris, le soleil inondait les rues et les terrasses pleines. À l'heure qu'il était, la nuit recouvrait maintenant Tokyo. Il s'installa à l'intérieur d'un café non loin de la bibliothèque François-Mitterrand et commanda un allongé.

Il étudia le manège du serveur qui circulait entre les tables, regardant distraitemment la télévision accrochée au fond de la salle. Les mots du présentateur étaient couverts par le brouhaha ambiant. Cela valait mieux. Thomas fuyait les actualités débilantes. Pourtant, quelques instants plus tard – il ne le savait pas encore –, il ramperait devant cet écran et rien n'existerait plus que les mots du journaliste.

Très vite, un bandeau rouge apparut en bas du téléviseur, annonçant un flash spécial. Et en même temps surgirent sur l'écran des images de fin du monde : dans la nuit une ville en ruine, des torches que l'on agitait et, dans les faisceaux de lumière, des silhouettes grises de poussière ayant l'air de revenants.

Hypnotisé par les images, Thomas lâcha sa tasse. Peut-être les clients du bar s'arrêteraient-ils de parler, de boire. Il ne le sut pas. Il ne les voyait pas. Il se concentrait sur le béton fragmenté, les immeubles renversés et les éclats de verre scintillant comme des gouttes d'eau dans la nuit.

En bas de l'écran, les mots commencèrent à défiler, répétant en boucle une unique information, qui couvrirait toutes les clameurs, prendrait d'assaut les nuits et les jours qui



suivraient, habiterait Thomas et les autres – les perdants, les endeuillés – pendant un temps infini.

En attendant, la nouvelle se répétait, peut-être pour aider les gens comme lui à la déchiffrer avant de tout à fait la comprendre. Cette nouvelle insensée qu'il lut, en même temps qu'il renversait sa chaise. Il courut vers l'écran, demanda qu'on monte le son, s'agrippa au serveur, lui enjoignant de monter le son encore, modifiant définitivement l'atmosphère du bar, et hurlant peut-être, oui, hurlant sans doute, lâchant son cri de géant.

...

*Tremblement de terre...  
sans précédent...*

*14 h 31 heure française.  
22 h 31 au Japon.*

*Nombreuses victimes...*

*Disparus...*

*Des milliers...*

*Les habitants surpris dans leur sommeil...*

*Les gens crient Jishin desu !*

*Pas d'informations précises pour le moment...*

*Nouvelles secousses attendues...*

*Tokyo sous les décombres.*

*Tokyo défiguré.*

*Tokyo.*

*Tokyo.*

\*

Tokyo au printemps

La saison de l'*hanami*

La beauté éphémère des fleurs des cerisiers

Sous la voûte du ciel

La grande lanterne rouge

À l'entrée du temple Senso-ji

Puis les cris

Les pulsations de la terre

La pluie de verre et d'acier

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE PRÉSENTATION STRICTEMENT RÉSERVÉS À L'ÉDITEUR



## Line

Elle a six ans et elle ressemble à un lutin.

Ses cheveux raides sont retenus par un élastique blanc d'où pend une minuscule étoile. Trop serré, il tire sur sa nuque. Elle porte une brassière argentée et un jupon en tulle rose qui s'ouvre comme un éventail au niveau de sa taille. Dessous, le collant blanc et les petits chaussons de danse assortis. Dans le vestiaire, la maîtresse lui a peint deux ronds rouges sur les joues et a déposé des paillettes sur ses paupières et au coin de ses yeux. Ensuite elle a commencé à recouvrir ses lèvres d'une pâte rose et elle a soufflé, a demandé à Line d'arrêter de bouger. Mais ce n'est pas si simple de rester comme ça, parfaitement immobile ; la fillette a envie d'aller aux toilettes, et elle n'ose pas demander.

Line est sur scène maintenant. Tout est noir derrière le rideau de lumière. Les spots l'éblouissent et l'empêchent de distinguer le public. Line sait que ses parents sont là,

assis quelque part dans la salle, qu'ils la regardent ; ils sont venus pour ça, pour voir les progrès de leur enfant, comme tous les autres parents.

Elle a peur tout à coup, une peur terrible de ne pas y arriver, de gâcher le spectacle. Ce spectacle qu'ils ont répété des dizaines de fois avec la maîtresse. Bientôt les trois notes marquant le début de sa chorégraphie vont résonner sur scène et dans la salle. Se souviendra-t-elle des pas appris pendant les répétitions ? Sa tête tourne, son cœur bat trop fort et il y a l'envie pressante de faire pipi. Line la combattante se sent soudain ridicule, fragile et vacillante ainsi exposée sur cette scène noire, immense ; elle voudrait fuir, s'échapper loin de la salle, loin des regards invisibles qui pèsent sur elle.

Puis les trois notes résonnent.

Trois sons qui déclenchent trois petits pas. Timides.

Ses mains s'ouvrent, se collent l'une contre l'autre et forment le cœur d'une fleur.

Ses bras s'écartent, se tendent vers le ciel et laissent entrer l'air dans ses poumons.

La musique accélère maintenant, virevolte dans la salle.

Les jambes de Line se réveillent alors, s'élancent derrière la musique. Ses jambes courent et ce n'est pas Line qui les commande.

Elle laisse son corps faire ce qu'il veut. Ce corps tout à coup libre – libre comme un animal –, ce corps qui court après les notes.

INSULA

Dans la lumière des spots, brillent et se mélangent les paillettes, le tissu argenté et le jupon de tulle.

Le petit lutin s'envole.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'AUTEUR

